

Akira Mizubayashi

Vivre l'entre-deux

— Fragments échappés du portefeuille de l'auteur d'*Une langue venue d'ailleurs*¹ —

À Françoise Bresch
À Bertrand-François Gérard
En signe de gratitude

Luis Frois, un missionnaire portugais du XVI^e siècle, établit toute une série de comparaisons dans son ouvrage classique *Européens et Japonais : traité sur les contradictions et différences de mœurs*². En voici deux exemples révélateurs du sens de l'observation du prêtre jésuite :

Chez nous, sur les lettres que nous écrivons aux femmes est apposée la signature de l'homme qui écrit ; au Japon, elles ne doivent porter nulle signature, elles-mêmes ne signent point leurs propres lettres et n'indiquent ni le mois ni l'année³.

Chez nous, si un homme en tue un autre, si c'est par légitime défense, il est blanchi par la justice ; au Japon, celui qui a tué doit mourir à son tour, et s'il a réussi à fuir, on en tue un autre à sa place⁴.

Je vais d'abord adopter la manière de Frois pour dérouler à mon tour, comme dans une peinture sur rouleau du Japon d'autrefois, quelques scènes contrastées susceptibles d'attirer l'attention d'un Frois du XXI^e siècle.

J'étais à l'aéroport Charles de Gaulle à Paris. En attendant l'embarquement, j'ai acheté un sandwich à la cafétéria et j'ai cherché une place pour le manger. Mais il était difficile d'en trouver une. Ce n'était pas parce que toutes les tables étaient prises, mais parce que les tables inoccupées étaient toutes sales, avec des plateaux laissés, des gobelets en papier détruits, des bouteilles d'eau vides et abandonnées. J'ai réussi néanmoins à trouver un coin qui restait à peu près correct. Là-dessus est venue s'installer une famille japonaise. C'était un couple d'une quarantaine d'années environ avec deux adolescentes. J'ai entendu alors derrière mon dos la cadette interroger ses parents : « Ne jamais penser à la personne qui vient après toi, c'est ça être

¹ A. Mizubayashi, *Une langue venue d'ailleurs*, Paris, coll. L'un et l'autre, Gallimard, 2010.

² Luis Frois, *Européens et Japonais : traité sur les contradictions et différences de mœurs*, Paris, éditions Chandeigne, 2009.

³ *Op. cit.*, p. 30.

⁴ *Op. cit.*, p. 86.

français ? » Je n'ai pas entendu la réponse des parents qui ont dit quelque chose à voix basse. Quelques instants après, je me suis levé pour aller mettre les saletés à la poubelle. J'ai vu alors la mère en train de nettoyer la table avec des mouchoirs en papier, tandis que les deux enfants finissaient leur quiche lorraine.

Ce spectacle détonnait dans le paysage français. Car la société française, issue de la Révolution qui a généré une société d'individus par le démantèlement radical — opéré en particulier par la loi Le Chapelier de 1791 — des structures communautaires de la société d'Ancien Régime, est devenue aujourd'hui une société tout à l'ego selon l'expression si juste de Régis Debray. Et les saletés de la cafétéria étaient sans doute des indices révélateurs d'une telle société, privée paradoxalement du sens de la *chose publique* et de la dimension collective du vivre-ensemble. Dans le passage parfois douloureux de Tokyo à Paris, de Paris à Tokyo, je suis frotté par un inévitable sentiment de dépaysement et de porte-à-faux plus ou moins persistant. D'un côté, trop de contraintes consensuelles, trop de violence communautaire font que l'individu fantoche ne fait que ce que la communauté souhaite qu'il fasse (c'est là qu'on peut parler de l'importance de la capacité de « lire l'air⁵ » — entendons celle de percevoir la dynamique consensuelle du groupe — pour l'individu japonais, mais est-ce encore un *individu* au sens propre du terme ?) ; de l'autre côté, le principe de la société d'individus est si ancré, si affermi, le processus d'individualisation narcissique est si accompli que le rêve d'une *res publica*, l'idée de biens publics s'effritent pour transformer le vivre-ensemble en une permanente collision d'intérêts privés. Ici, présence envahissante d'une transcendance impérieuse (et sans doute, en dernière analyse, *impériale*) qui étouffe l'individu ; là, affaiblissement extrême d'une transcendance citoyenne qui assurait hier la dimension commune de la vie. Je me trouve devant l'alternance de ces deux modes d'existence qui ne me satisfont ni l'un ni l'autre. En observant les deux adolescentes qui voyaient leur mère nettoyer la table, j'étais profondément triste. Je craignais qu'elles ne gardent de la France que l'image lamentable de toutes ces tables sales et qu'elles finissent par avoir un certain mépris pour les Français et une certaine aversion pour la France, un sentiment néfaste qui risque de les éloigner définitivement de la dimension universelle de ce qui constitue à mes yeux le fondement de la France moderne et de la modernité en général, aussi difficileuses et problématiques qu'elles s'avèrent être.

Dans le métro de Tokyo, ville où je vis depuis ma plus tendre enfance, je n'ai jamais vu de *performance* individuelle telle que je la vois tous les jours dans une rame ou une station de métro parisien, chaque fois que je vais passer

⁵ « Lire l'air » est, dans sa forme négative, une expression qui revient souvent chez les Japonais pour signifier que celui qui, dans un groupe ou une communauté de taille plus ou moins importante, n'est pas sensible à l'expression *jamais verbale* de la dynamique consensuelle à l'œuvre est définitivement considéré comme un imbécile.

deux ou trois semaines dans la capitale française. Parfois ils sont en groupe, mais la plupart du temps ils sont seuls et seuls ils présentent au public leur numéro : un accordéoniste, un violoniste, une chanteuse, un saxophoniste, un ventriloque, bref toutes sortes de jongleurs et ménestrels de la société moderne. Un jour j'ai même vu une vieille dame très distinguée qui a commencé par nous expliquer qu'elle avait été licenciée et que depuis quelque temps, elle n'arrivait plus à subvenir à ses besoins ; qu'elle osait nous demander de l'aider, mais qu'elle s'excusait de ne pas avoir d'autre talent que celui de réciter quelques poèmes et de chanter assez correctement quelques chansons qu'elle aimait. Un autre jour, un monsieur proprement mis nous a demandé de l'aider en lui achetant un guide de Paris qu'il avait confectionné lui-même avec l'aide de son fils. Quelquefois, la performance se limite à un discours doué d'une certaine éloquence d'ailleurs : un homme ou une femme harangue les passagers du métro pour leur parler de la misère qui les accable ou de l'injustice dont ils sont victimes. À chaque fois, je suis saisi d'une certaine admiration et je me dis : « Je suis sur une autre planète. »

Où suis-je ? Je suis dans un espace imaginaire entre le Japon et la France, entre le japonais et le français. Je mène une existence double, ni exclusivement japonaise ni totalement française. Je vis à Tokyo, mais je pratique simultanément le japonais et le français. Je ne vis pas en France ; mais j'y effectue fréquemment et régulièrement des séjours plus ou moins longs. Je m'y sens attaché, et même enraciné d'une certaine manière par le truchement de la langue qui m'habite et que j'ai le sentiment d'habiter. Cette existence bipolaire, courant sous d'autres cieux, n'est nullement le lot de beaucoup de Japonais vivant dans une sorte de clôture communautaire fort peu portée au métissage.

C'est mon père, dont j'ai essayé, dans *Une langue venue d'ailleurs*⁶, de dresser un portrait ému, qui m'a incité, non pas par des mots mais par l'exemple qu'il donnait de sa manière d'être et de se positionner dans la société japonaise, à m'éloigner de cette société même pour me déprendre de ce qui l'avait enfoncée, à la sombre époque de sa triste et misérable jeunesse, dans les folies meurtrières auxquelles, on dirait, seule la catastrophe de Hiroshima et Nagasaki a pu mettre fin. Au milieu de la nation impériale en délire dont on évoquait, à la fin de cette période de guerre coloniale insensée, le suicide collectif, mon père déployait toute son intelligence pour mener une existence délibérément solitaire. Il savait qu'une catastrophe arriverait un jour ou l'autre dans une société où les hommes, chacun à leur place, ne faisaient que *lire l'air* au lieu de s'engager dans un libre et intense échange d'idées.

Dans un système fortement communautaire dont la cohésion est garantie en dernière instance par la personne impériale, le consensus — l'accord

⁶ *Op. cit.*

général de tous les membres de la communauté — est ce qu'il faut sauver à tout prix. Deux solutions sont envisageables, lorsqu'il y a au sein de la communauté une voix différente, une opinion divergente. La première consisterait à persuader le dissident de son égarement et de la nécessité d'adhérer à la ligne de conduite approuvée par les autres. La deuxième solution, après l'échec de la première, résiderait dans l'exclusion de l'élément perturbateur hors de la communauté. C'est ce qu'on appelle dans l'idiome japonais « *mura-hachibu* ». *Mura* signifie *village*, le modèle de toute communauté étant le village ; tandis que *hachibu* suggère l'idée de « huit sur dix », ce qui veut dire que l'exclu ne peut compter sur le secours de la communauté villageoise, sauf dans les deux cas majeurs, celui d'un incendie et celui des obsèques d'un proche. La culture japonaise ne sait ni conserver ni, à plus forte raison, encourager voix différente et opinion divergente en tant qu'expression possible de la vérité. Or l'essence de la démocratie — du moment que ce régime délivré de toute puissance divine est fondé sur le pouvoir du *demos* faillible — se loge dans l'art de cultiver des opinions divergentes. Si le Japon ne sait pas se raviser jusqu'au moment où éclate une *crise grave*, s'il ne sait pas revenir, jusqu'à l'apparition soudaine d'une situation *catastrophique*, sur ses orientations prises souvent sous la pression des circonstances extérieures et non de sa propre initiative — n'oublions pas que les deux grands moments historiques d'ouverture du Japon depuis ses origines jusqu'à nos jours, la première vers la Chine au VII^e siècle et la seconde vers l'Occident au XIX^e, ont été provoquées par la prise de conscience d'une menace extérieure —, c'est bien à cause de cet *unanimité* maladivement excessif, incompatible avec la possibilité d'affirmation individuelle qui pose la base même de la diversité des opinions constitutive, je viens de l'indiquer, du régime démocratique. L'exemple le plus récent serait — est-il besoin de le dire ? — le drame nucléaire de *Fukushima*.

Mon père était conscient de tout cela. Sans doute n'avait-il pas le courage de faire valoir sa différence d'une manière ostentatoire dans les conditions difficiles qui étaient les siennes. Mais, avec son soutien *silencieux* qui s'incarnait dans l'achat de cet imposant magnétophone Sony destiné à susciter chez son fils la phonation et la production langagière, il a su, tout au moins, lui transmettre sa conviction quant à la nécessité d'aller de l'autre côté de la frontière invisible qui circonscrivait sa vie et son destin.

Je voudrais parler de *Fukushima* puisque je viens d'y faire allusion. Je soulignerai tout d'abord qu'en réfléchissant sur la question que m'ont maintes fois posée les Français à propos de la *discipline*, du *calme*, voire du *civisme* des Japonais face à la catastrophe, en me penchant donc sur ces *qualités japonaises*, j'ai pris conscience et acte de la permanence de la *structure fondamentale* de l'être-ensemble japonais dont je crois avoir donné plus haut les linéaments⁷. Je

⁷ Sur ce point, je me suis expliqué également dans mes réponses aux questions des

comprends que le monde entier ait été l'objet d'une sorte de fascination exercée par le spectacle des gens conservant toute leur *dignité* dans l'innommable malheur qui les frappait sans pitié⁸. Mais si l'on veut comprendre vraiment ce qui se passe au cœur d'une société et d'une mentalité posées comme figures exemplaires d'une altérité radicale, il me semble essentiel de savoir percer la surface des phénomènes pour remonter, à l'abri de l'émotion immédiate, à des déterminations historiques et sociétales.

Toutefois, ce n'est pas cet aspect sociologique que je voudrais aborder dans les lignes qui suivent. Dans le drame de *Fukushima*, ou plus précisément dans la catastrophe nucléaire de *Fukushima*, il y a en effet une autre dimension non moins importante que je qualifierai de *linguistico-discursive*. C'est ce que j'ai profondément senti en décembre 2011, lorsque j'ai entendu le plus haut responsable politique du pays déclarer sans honte et sans gêne apparentes qu'avec les réacteurs *en arrêt à froid*, tout était désormais rentré dans l'ordre. Depuis plus d'un an, pour tout ce qui concerne le nucléaire, nous avons connu trop de vérités officielles qui sont en réalité autant de mensonges. Le discours du 16 décembre par le premier ministre a été pour moi le summum de ces vérités mensongères et mystificatrices.

En 1970, Roland Barthes a publié un beau livre sur le Japon intitulé *L'Empire des signes*⁹. Le Japon qu'il avait visité en trois semaines sous la bonne escorte de Maurice Pinget lui a permis d'opérer un extraordinaire décentrement de la pensée occidentale. Mais aujourd'hui, d'une certaine manière, il conviendrait de parler, au sujet du Japon, d'*empire du mensonge et de la bêtise* dans une inspiration quelque peu flaubertienne que Barthes lui-même aurait sans doute appréciée. Le 11 mars 2011 fut une rupture radicale pour les Japonais comme, d'une manière générale, pour l'humanité entière. Car nous vivons à présent dans un monde contaminé à des degrés variables certes, mais contaminé pour de vrai. De la terre que nous traversons aux aliments que nous consommons en passant par les océans qui nourrissent poissons et algues, tout est contaminé selon Hiroaki Koidé, un des rarissimes experts de la question nucléaire au Japon à qui nous pouvons faire confiance, parmi la horde sauvage des « scientifiques » qui, éblouis par l'attrait de l'OR, n'ont cessé d'œuvrer pour fabriquer de toutes pièces le mythe de la *sécurité absolue*.

Il est vrai que le mythe, devant les effarantes et effrayantes images de la Centrale nucléaire de Fukushima Daiichi détruite par les explosions successives, a été *réduit en miettes*. *Réduit en miettes*, je le répéterai et le soulignerai autant de fois qu'il faut.

journalistes du *Nouvel Observateur*, « Comment vivre après Fukushima », 5 mai 2011, n° 2426.

⁸ Lire, par exemple, François Lachaud, « Ces Japonais à l'héroïsme poignant », article publié dans *Le Monde* du 17 mars 2011.

⁹ R. Barthes, *L'empire des signes*, Paris, coll. Points, Seuil, 1970.

Cela étant dit, ce qui m’effraie davantage, c’est que la contamination va jusqu’à l’esprit. Nous sommes en effet entourés de discours fallacieux sans que nous en ayons une conscience claire. Il me semble qu’il y a une sorte de *détournement de langue* (au sens où l’on parle de *détournement d’avion*) qui fait que mots et paroles ne sont plus aptes à dire le vrai. Où est la langue authentique, capable de déjouer la langue contaminée et contaminante, et ainsi d’énoncer enfin la vérité ?

J’ai en fait l’étrange sentiment de revenir aux années de mon adolescence lycéenne, cette période pour moi cruciale où je souffrais de l’*insoutenable légèreté des mots*, où, par conséquent, j’ai dû partir à la recherche d’une autre langue. Une série de hasards m’ont conduit à trouver cette autre langue (ou l’autre de la langue) dans le français. Et aujourd’hui, cette *langue venue d’ailleurs* est devenue l’autre nom de LITTÉRATURE, si LITTÉRATURE signifie langue de la non-contamination, seule capable de dévoiler les ressorts et la mécanique de la langue contaminée.

N’est-ce pas une bataille ? Oui, c’est une bataille. Et il faut du courage, un courage immense à celui qui décide de livrer cette bataille. Mais où trouver, où puiser le courage, l’énergie nécessaire ? Depuis le 11 mars 2011, aussi surprenant, aussi naïf que cela paraisse, je me tourne, en ce qui me concerne, vers Akira Kurosawa pour revisiter certains de ses films de sa maturité créatrice. Ce géant du cinéma japonais et mondial est né en 1910. Ce n’est sans doute pas un hasard si je retrouve dans son œuvre des interrogations qui ont été celles de mon père né en 1913 et qui sont aujourd’hui les miennes par la vertu de la transmission paternelle. Ils ont été tous les deux confrontés à la même folie, à la même tentation suicidaire insensée de tout un pays, auxquelles ils ont survécu et qu’ils n’ont cessé de questionner l’un en tant que cinéaste l’autre en tant que simple père désireux de transmettre à ses enfants la mémoire de la misère intellectuelle de toute une période historique destructrice de sa jeunesse et de celle de plusieurs générations entières.

Ce qui me fascine dans les films de Kurosawa comme *Vivre* (1952), *Les sept samourais* (1954), *Les salauds dorment en paix* (1960), *Yojinbo* (1961), *Sanjuro* (1962), *Barberousse* (1965), c’est la figure d’une individualité exceptionnelle qui, tout en refusant d’appartenir ou d’adhérer à une structure communautaire préétablie, se montre dévouée d’une manière exemplaire à une cause commune, à un bien public. Dans une culture essentiellement communautaire où l’affirmation individuelle est perçue comme quelque chose de fondamentalement *immoral* selon le mot même de Kurosawa, les individus solitaires et exceptionnels créés par le cinéaste japonais me rappellent à bien des égards la force révolutionnaire de 1789 et, par là même, conservent toujours dans le Japon de l’après-Fukushima une puissance d’ébranlement *politique*. S’agissant du thème du nucléaire, je ferai un sort à *Vivre dans la peur* (1955), un film moins connu, mais tout aussi saisissant dans lequel le cinéaste dresse le

portrait d'un vieil homme (joué magistralement par le génial Mifuné Toshiro) qui, s'opposant à l'opinion générale, rampante et consentante, au sujet de la menace nucléaire, sombre dans une folie révélatrice, en fait, de celle de la société tout entière qui, nonchalamment, croit dompter l'indomptable.

Fukushima, par le fait même d'avoir mis à nu, une fois de plus et d'une manière tout ensemble tragique et *idyllique* au sens kundérien du terme¹⁰, la modalité particulière de l'être-ensemble japonais dans toute sa misère et toute son efficacité, réactualise à mes yeux les extraordinaires personnages de l'œuvre kurosawaienne : Monsieur Watanabé de *Vivre*, Kanbéi des *Sept Samouraï* joués tous les deux par Shimura Takashi ; Nishi Koichi de *Les salauds dorment en paix*, Kuwabataké Sanjuro de *Yojibo* ou Tsubaki Sanjuro de *Sanjuro*, Niidé Kyojo de *Barberousse*, tous incarnés par Mifuné Toshiro... Ils sont là, avec une inégalable puissance et séduction propres à l'art cinématographique, pour nous faire rêver de la figure de l'*homme individuel* constitutif de ce que serait peut-être une possible république japonaise fondée sur un pacte d'association libre contracté précisément entre de tels individus...

Depuis le 13 janvier 2011, date à laquelle *Une langue venue d'ailleurs* a été publié, j'ai voyagé cinq fois entre le Japon et la France, essentiellement pour aller à la rencontre des lecteurs réels ou éventuels de ce livre. La plupart des *pensées détachées* transcrites plus haut sont celles-là mêmes qui ont été suscitées par des échanges que j'ai eus dans ces occasions-là. La rencontre du 17 mars avec les membres de l'École de psychanalyse Sigmund Freud occupe une place de choix dans cette constellation d'échanges qui a révélé, avec une intensité accrue, le fabuleux destin indépendant qu'un livre peut avoir, une fois sorti de la main de l'auteur.

¹⁰ Sur ce point, lire la postface de François Ricard : « L'Idylle et l'idylle : relecture de Milan Kundera », dans Milan Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*, Paris, folio, Gallimard, 1984.